

Christophe Royer

Extrait de

*Famille  
décomposée*

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2024, Tournada Éditions

## Prologue

*Juin 2020, 16 h 50*

*Périphérique Laurent-Bonnevay, Lyon*

« Dégage ! Pousse ta merde ! »

Sous les appels de phares frénétiques de Will, vissé sur la voie de gauche, la voiture qu'il collait au cul amorça lentement son retour sur celle du milieu.

« Fils de pute ! Il le fait exprès ! » renchérit son copain sur un ton méprisant.

Sans attendre, Will enfonça l'accélérateur et prit un malin plaisir à frôler la bagnole, rasant le rétroviseur extérieur. Il lança un regard noir au conducteur, qui feignait l'indifférence en fixant droit devant lui.

« C'est ça ignore-moi, enculé, sinon j'te jure que je vais te maraver la gueule au prochain stop ! »

Les vacances d'été approchaient et avec elles la désertion massive des Lyonnais, mais en attendant, le trafic était dense sur les trois voies. L'heure de pointe arrivait. Will le savait, il devait vite dégager de ce périphérique.

La Golf noire slalomait sans clignotant, profitant du moindre espace pour se faufiler entre les véhicules, le tout en essayant de ne pas utiliser le frein : c'était plus kiffant.

Invariablement, son attitude irresponsable déclenchait la colère des conducteurs, qui répondaient avec des appels de phares et de grands coups de klaxon hystériques. S'ensuivait le même rituel :

« BÂTARD ! » criait Will tandis que, à l'unisson, les râleurs étaient gratifiés de deux majeurs tendus de chaque côté de la voiture.

Emmerder, provoquer, montrer qui était le chef, il adorait ça. Il méprisait tous ces mecs au volant de leurs grosses caisses de bourges. Le pire, c'étaient les meufs avec leurs petites citadines de merde qui se la pétaient. Ce qui l'énervait le plus, c'était leur indifférence, et ce, même s'il les klaxonnait ou les interpellait par la vitre.

« Bande de larves ! Continuez à rouler à deux à l'heure comme de bons toutous. Je vais vous montrer qu'est-ce que c'est un vrai pilote ! »

Musique électro avec les basses poussées au maximum, Will enchaîna une nouvelle série de dépassements, se rabattant au dernier moment.

« Fais gaffe au radar », lui signala Dylan.

Le conducteur leva le pied en jurant et frappa le volant d'agacement. Ce n'était pas d'être mineur et sans permis qui lui faisait peur : rien à foutre des flics ! Il ne risquait rien. Non, c'était le fait que la voiture appartenait à son frangin et qu'il n'était pas censé la prendre. La réception d'une contravention serait synonyme d'un très mauvais quart d'heure pour lui. Il craignait beaucoup plus le sermon de son frère que la prison pour mineurs dont il avait déjà apprécié l'hospitalité pour de courts séjours.

Il passa devant le radar fixe juste sous les 70 km/h autorisés. Il ne put s'empêcher de tendre son doigt en souriant.

À ses côtés, Dylan, avachi sur son siège, casquette à la visière démesurée, dépassait à peine le bas de la vitre. Le talon de ses baskets reposant sur le tableau de bord, il marquait le rythme contre le pare-brise.

La sortie « Croix-Luizet » approchait alors que la Golf se trouvait encore sur la voie de gauche. Le Alain Prost en herbe attendit le dernier moment avant de couper d'un trait toutes les voies pour s'engouffrer dans la bretelle. Derrière lui, il entendit un violent coup

de frein. La voiture à laquelle il venait de faire une belle queue de poisson l'avait évité de justesse.

« Joli, *man* ! le félicita Dylan en tapant dans ses mains. Je kiffe trop quand tu fais ça ! »

Will bomba le torse sans lâcher le rétroviseur afin de ne rien rater de la réaction du conducteur fou de rage.

« Mais ferme ta gueule, sale bâtard de tes morts ! »

Sans freiner, la Golf s'engagea avec autorité dans un carrefour giratoire, obligeant les véhicules arrivant sur sa gauche à ralentir. Il prit la seconde sortie et passa sous le périphérique. Parvenant au rond-point de la Doua, il refit la même manœuvre et accéléra pour emprunter la troisième sortie, qui donnait sur la rue du 8-mai-1945. Cette dernière était en sens unique pour cause de travaux qui s'éternisaient depuis de nombreux mois, voire des années.

Tout en continuant à prendre de la vitesse, Will ne comprit pas tout de suite ce qu'il voyait. En face, une voiture rouge arrivait droit sur lui, sur la même voie ! Quand il réalisa, il sauta sur les freins : trop tard pour l'éviter. Il donna un grand coup de volant à droite. La Golf fit une embardée, grimpa sur le trottoir, faisant voler en éclats les barrières pour piétons. Sur sa lancée, elle défonça une palissade flanquée d'une belle affiche vantant la future résidence, avant de terminer violemment sa course contre le coin d'un mur.

Dans un terrible bruit de tôle, le choc fut brutal.

De longues secondes, comme suspendues, emplirent l'habitacle.

Will releva lentement la tête de l'airbag. Il grimaça de douleur. La ceinture de sécurité lui faisait un mal de chien. Le rétroviseur ayant disparu, il tapota doucement son visage et ramena sa main pour constater avec soulagement qu'elle ne présentait aucune trace de sang.

« Putain ! J'ai rien, mais je vais me faire défoncer par mon frangin. C'était qui c't'encul... »

Will se figea en découvrant son pote.

L'avant-droit de la voiture avait heurté de plein fouet le coin d'un mur, faisant reculer d'un bon mètre le moteur dans l'habitacle, pulvérisant au passage le tableau de bord et le pare-brise. Les baskets de son ami, qui battaient le rythme quelques instants plus tôt, étaient maintenant ridiculement positionnées de chaque côté de la tête de Dylan... Sous la violence de l'impact, tibias et péronés avaient explosé comme des brindilles, déchirant la peau de toute part. Un morceau d'os effilé s'était planté dans un œil. Plié anormalement en deux, comme une lame de couteau dans son manche, Dylan, la bouche béante, ne bougeait plus, ne respirait plus.

Une centaine de mètres plus loin, la voiture rouge à l'origine de l'accident gisait sur le toit, encastrée dans une rambarde. À son bord, un seul occupant, un homme dont l'intégrité physique n'avait rien à envier à Dylan.

*Deux ans plus tard*

*Jeudi 2 juin 2022, 20 heures, Lyon 6<sup>e</sup>*

Nathalie Lesage remontait lentement la rue Bossuet. Parvenue à un carrefour, elle vérifia le nom sur son smartphone : rue Ney. Elle rangea son appareil en soupirant. Elle était déjà arrivée.

Elle lança un regard derrière elle en pensant qu'elle s'éviterait bien des tracasseries si elle reprenait simplement le chemin du retour. À moins de 500 mètres, son appartement et Tarzan, son chat, l'attendaient.

*Dans quelle galère je me suis fourrée !?*

Des semaines que Diane, sa collègue et amie, s'entêtait à lui trouver l'homme idéal. C'était devenu une mission sacrée. À la manière d'une lobbyiste, elle avait ancré son idée dans la tête des membres des deux brigades, dans celle de la commissaire Clément et, summum de la trahison, dans celle du partenaire de Nathalie, le lieutenant Cyrille Savage.

Derrière l'obsession de Diane, Nathalie devinait une grande tristesse. Le mariage de son amie s'était soldé par un divorce quelques semaines seulement après la cérémonie. Plusieurs mois avant l'union civile, Nathalie s'était permis de lui exprimer ses craintes envers sa future épouse : elle avait clairement décelé chez cette femme un caractère autoritaire, violent et possessif. Malheureusement, éperdument amoureuse, Diane n'avait rien voulu entendre.

Cette dernière mettait un point d'honneur à trouver l'âme sœur pour son amie, prenant la forme d'une sorte de réparation.

*Complètement stupide...*

Nathalie l'aimait beaucoup, mais elle devait également reconnaître que son côté candide et nunuche l'agaçait souvent.

Diane s'était chargée de tout, allant jusqu'à payer un abonnement assez cher pour avoir accès à un site de rencontres garantissant des contacts de qualité avec un haut potentiel de compatibilité. À l'aide d'une photo prise à son insu, elle lui avait façonné un profil élogieux. Puis, durant plusieurs semaines, avait pris plaisir à se faire passer pour son amie et à échanger avec des dizaines d'hommes. Après une sélection draconienne, elle lui avait soi-disant trouvé la perle rare.

Sans attendre son approbation, elle avait convenu d'un premier rendez-vous avec l'heureux élu dans un bar-restaurant lyonnais.

Nathalie était alors entrée dans une colère noire, faisant pleurer Diane. Éprouvant de la culpabilité, sous la pression silencieuse de ses collègues, elle avait capitulé, Cyrille lui ayant donné le coup de grâce en jouant finement sur sa corde sensible : son goût du défi et de la compétition.

Ne connaissant pas les lieux, elle resta les bras ballants devant l'établissement à la façade rouge qui se revendiquait être un authentique estaminet. La petite terrasse du Ch'ti Pot Ney débordait de vie. Les innombrables pintes de bière présentes sur les tables n'avaient pas le temps de tiédir.

Nathalie regarda à travers les vitres, c'était la même ambiance à l'intérieur. Elle soupira de soulagement. Son amie lui avait fait grâce d'un restaurant romantique : c'était déjà ça.

La mort dans l'âme, elle poussa la porte pour se retrouver face à une armoire à glace barbue revêtu d'un polo de rugby noir et présentant un large sourire enjoué :

« Bonsoir ! Je peux vous aider, mademoiselle ?

– Bonsoir, c’est pour dîner. »

Le visage du patron se referma.

« Je suis désolé, nous sommes complets. Après, si vous êtes toute seule, je peux essayer de trouver une table avec des personnes qui voudront bien vous accueillir ou alors je vous fais une petite place au comptoir.

– C’est gentil, je me suis mal exprimée, j’ai normalement une réservation.

– Ah bon ? Toutes mes tables sont prises et je pensais connaître tout le monde. La réservation est à quel nom ?

– Je n’ai qu’un prénom : Francis. »

Le visage de l’homme s’illumina :

« C’est vous son rendez-vous ! Sacré Francis ! Il a une de ces veines, mais il le mérite, vous savez... »

*Magnifique ! Tout le monde est au courant !*

Nathalie hésita à s’enfuir façon *Bip Bip & Coyote*.

« Sa table est juste là, à côté du bar, évidemment. »

De mieux en mieux ! Diane avait choisi un amoureux de la bouteille.

Pour maintenir l’effet de surprise, à part le prénom, Nathalie ne connaissait rien de son prétendant. La suite promettait.

Elle prit place, dos au mur, avec vue sur la salle, et décida qu’elle ne s’éterniserait pas. Juste le temps nécessaire pour lui expliquer qu’elle n’avait jamais échangé un seul mot avec lui, que tout avait été manigancé par une amie.

« Je vous sers une pinte d’Ovalys ! C’est notre bière artisanale. La meilleure du monde. »

Tout comme pour le vin, Nathalie n’était pas très amatrice de bière. Elle n’avait jamais compris comment on pouvait en boire des litres. Les rares fois où

elle en prenait, elle les choisissait le plus souvent fortes et brunes.

Elle refusa poliment :

« Servez-moi plutôt votre meilleur whisky, un double et surtout sans glace ! »

Le patron plissa les lèvres dans une expression admirative. Face au regard froid de Nathalie, il se retint de toute remarque.

Son verre était presque vide et pourtant elle était toujours aussi nerveuse. Elle avait horreur de ne pas être maître de la situation. Comment avait-elle pu se laisser entraîner aussi loin dans cette plaisanterie ? Elle se ramollissait. D'autres paramètres semblaient entrer en ligne de compte, comme le besoin de trouver un compagnon. À 36 ans, il était peut-être temps de fonder quelque chose. Depuis sa dernière relation sérieuse, vieille de trois ans, avec un collègue de travail, elle n'avait eu que des amants décevants et éphémères. Son horloge biologique tournait. Elle se surprit à avoir ce type de pensée. Quelle horreur ! L'effet du malt certainement ! Le concept de famille lui était toujours aussi impensable, voire insupportable. Pourtant, sans parler de couple, elle ne pouvait nier l'importance d'éprouver des sentiments, le plaisir de se sentir aimée par quelqu'un... Elle se rappela de Lucie avec un pincement au cœur, une adorable grand-mère croisée lors d'une enquête à Albi.

Sentant l'émotion l'étreindre, elle leva son verre vers le patron, qui réagit aussitôt.

Le deuxième whisky avalé, alors qu'elle commençait à espérer que ce fameux Francis ne viendrait plus, la porte s'ouvrit sur un homme, vision surréaliste, aussitôt accueilli chaleureusement par plusieurs clients qui lui claquèrent l'épaule ou lui checkèrent son énorme poing. La petite quarantaine, les cheveux rasés

très court, un visage aux traits carrés illuminé par un regard gris. Il dégageait une force brute et tranquille. Nathalie ne l'avait pas encore dévisagé, elle était bloquée sur sa tenue : il portait une belle chemise blanche et un... kilt ! Un véritable kilt en cuir noir. Ses mollets poilus disparaissaient dans des chaussettes à carreaux écossais, elles-mêmes enfermées dans une grosse paire de *docs* noires.

Le patron se précipita vers lui les bras ouverts :

« Voilà le plus beau ! J'espère au moins que tu as mis un slip !

– Surtout pas !

– Ah ! Ah ! Ah ! Je suis certain que c'est vrai !

– Évidemment que c'est la vérité. Ça se porte sans rien dessous ! »

Le gérant prit soudain une mine sévère :

« Dis donc, Francis ! Ce n'est pas trop tôt ! Tu sais que ce n'est pas bien de faire attendre les dames ! Elle poireaute depuis une bonne demi-heure ! »

Nathalie était au bout de sa vie.

*Au même moment, quartier de la Croix-Rousse*

Mains dans les poches, capuche sur la tête, Benoît arpentait la Croix-Rousse en rasant les murs. De peur de se voir fermer les portes d'une soirée qui s'annonçait mémorable, il respectait les consignes à la lettre, le tout dans une discrétion absolue.

Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas été aussi excité. Malgré ses tentatives pour s'obliger à se concentrer et s'intéresser à son environnement, il ne parvenait pas à calmer son cerveau survolté et, encore moins, ce qui se déroulait dans son caleçon.

Pourtant, en termes de pratiques sexuelles, il n'était pas novice. Au contraire, il pouvait se vanter d'avoir fait le tour de la question. À tel point que depuis quelques mois, l'ennui s'était invité en dépit de ses nombreux essais pour relancer la machine. À son grand désarroi, sa recherche de nouvelles expériences avait choqué, le faisant expulser de plusieurs clubs libertins et cercles privés lyonnais. Frustré, il commençait à se morfondre quand la providence avait frappé à la porte de sa libido insatiable.

Cette résurrection avait pris la forme d'une rencontre banale dans un bar miteux situé derrière la place des Terreaux. La clientèle était à l'image de la propriétaire, vulgaire, aguicheuse et vieillissante. Il avait atterri là par hasard, cherchant un coin où personne ne le connaîtrait pour vider quelques verres de pastis et s'apitoyer sur son sort.

Alors qu'il maugréait contre lui-même en triturant son glaçon, une jeune femme sortie de nulle part l'avait

abordé. Une grande blonde au maquillage appuyé avec de beaux yeux gris clair lui avait expliqué qu'elle avait rendez-vous avec une connaissance qui tardait à arriver. Se sentant mal à l'aise avec tous ces hommes qui la reluquaient, elle s'était rapprochée de lui pour être en sécurité. Ça l'avait fait beaucoup rire intérieurement : pensant échapper à une meute de vieux chiens pouilleux et édentés, elle se jetait directement dans les bras du vigoureux chef de meute.

En confiance, la jeune brebis s'était mise à lui raconter sa vie. Elle était intarissable sur sa relation avec Dieu et sa manière de l'honorer. Au fil des minutes et des pastis, l'attention de Benoît avait fondu. Il était sevré de ces discours religieux qu'il connaissait par cœur. Il avait l'impression de se retrouver aux systématiques et interminables repas dominicaux imposés par sa mère : un calvaire.

Comment une aussi belle fille pouvait croire à toutes ces conneries ? Elle était déjà foutue. Il était sur le point de trouver une excuse pour s'échapper de cette ennuyeuse litanie quand les paroles de la femme avaient réveillé son esprit pervers. Elle lui avait décrit la manière dont elle communiquait parfois avec le ciel à travers une cérémonie spéciale. Elle lui avait aussi appris que cette dernière était pratiquée par une vieille secte religieuse dont Benoît n'avait pas retenu le nom. Cela ressemblait à quelque chose comme « Kyste ». Pas très engageant, contrairement au déroulement de cette célébration qui s'annonçait aussi inédite que prometteuse. Cette manière de communiquer avec Dieu en s'adonnant à des pratiques sexuelles avait réveillé en lui un feu qu'il croyait moribond. Remerciant intérieurement sa mère et son obsession pour la religion, il s'était montré soudainement plus volubile et avide de tout connaître de cette secte. La jeune femme lui avait

expliqué que la personne qu'elle attendait était justement l'équivalent d'un prêtre adepte de cette pratique.

L'attente n'avait pas été longue. Un homme impressionnant de par sa taille, longue barbe grisonnante, cheveux noirs tressés et regard perçant, était entré dans le bar.

Dans la salle, instantanément, le silence s'était fait alors qu'il se dirigeait d'un pas assuré vers leur table.

Moins d'une heure plus tard, Benoît, transformé en chrétien modèle, avait une adresse, une date et l'autorisation de se joindre à eux pour leur prochaine communion avec le Créateur.

Fronçant les sourcils, Benoît vérifia une seconde fois l'adresse : place Chardonnet, sur les pentes de la Croix-Rousse. Il était bien au bon endroit. Planté devant un immeuble, il leva la tête vers une longue banderole accrochée aux fenêtres affichant en lettres multicolores :

Mineurs isolés en danger, prise en charge sans délai

Effectivement, plusieurs jeunes, visiblement des migrants de l'Est, squattaient autour de l'entrée tandis que d'autres entraient ou sortaient du bâtiment. Pas vraiment le lieu approprié pour ce qu'il venait faire. Contrarié et sentant des regards hostiles à son égard, il s'éloigna pour s'asseoir sur un banc de la place. Il n'avait rien d'autre que son bout de papier avec l'adresse. Aucun numéro de téléphone.

Il commençait à se demander si on ne s'était pas foutu de sa gueule, quand il reconnut la jeune femme émergeant d'une porte un peu à l'écart du groupe de squatteurs.

Un grand sourire illumina son visage. Il se piqua debout, gorgé d'une fougue retrouvée. Il l'aurait son expérience mystique, et il comptait en savourer tous les plaisirs jusqu'à la dernière goutte...

*Vendredi 3 juin, 8 h 40, Saint-Priest*

Une mélodie étouffée accompagnée d'une vibration désagréable la tira de son sommeil. Elle mit plusieurs secondes avant de reconnaître son refrain fétiche, *Walking in My Shoes* de Depeche Mode, qu'elle avait couplé au numéro de téléphone du lieutenant Cyrille Savage.

Son esprit encore confus par les événements de la veille, elle se frotta énergiquement le visage pour se réveiller. La bouche en carton, elle fit claquer sa langue en cherchant à produire de la salive pour réduire la sensation de soif.

*Quel jour est-on ?*

Elle navigua encore un moment dans le brouillard avant que le voile sur ses souvenirs ne se lève enfin. Ses yeux s'écarquillèrent. Elle se redressa brusquement.

Se rappelant où elle se trouvait, sa tête pivota vivement vers la droite. Elle soupira. Le lit était vide. Elle passa sa main sous l'épaisse couette et dut se rendre à l'évidence : la place était encore tiède. Ce n'était pas un rêve. Elle avait réellement passé la nuit avec un homme portant un kilt, et chez lui de surcroît ! Impensable !

Ses souvenirs à présent limpides, elle ne devait pas se mentir et le reconnaître : elle avait passé une soirée merveilleuse, et que dire de la nuit... Elle se laissa retomber en arrière, le sourire au coin des lèvres, murmurant le prénom de son amant : Francis.

Elle se remémorait les temps forts de sa courte nuit quand son téléphone sonna de nouveau. Quasiment à

l'horizontale, ses jambes refusant de quitter le lit, Nathalie étira un bras pour attraper son jean gisant sur le sol comme le reste de ses vêtements. Elle ramena le tout et retrouva sa position initiale.

Elle regarda l'heure : 8 h 45. Connaissant Cyrille, cet appel ne pouvait avoir qu'une seule explication : il se passait quelque chose d'important au boulot. Elle se racla la gorge avant de décrocher :

« Salut, Cyrille !

– Salut, chef, désolé de te déranger... Tout va bien ?

– Rassure-moi, tu ne m'appelles pas pour savoir comment s'est passée la soirée ?

– Non, même si j'ai hâte de le savoir... On a un nouvel homicide sur les bras et comme il est un peu spécial, la commissaire te veut tout de suite sur l'affaire. Tu dois te rendre immédiatement sur place.

– Spécial comment ?

– Tu verras. Tu vas adorer.

– Hum... Ça sent le bon truc foireux. C'est où ?

– Cimetière de Loyasse.

– Connais pas. C'est sur Lyon ?

– Oui, c'est sur les hauteurs du 5<sup>e</sup> arrondissement, derrière le théâtre gallo-romain de Fourvière.

– Là où ils font les nuits de Fourvière ?

– Oui.

– O.K., je vois. J'entends le bruit des bagnoles derrière toi, tu es déjà en route ?

– Oui, j'arrive sur les lieux dans deux minutes. Le proc est en route également. Tu veux que j'appelle le commissariat du 6<sup>e</sup> pour qu'il envoie quelqu'un te récupérer chez toi ? »

C'est dans ces moments-là que Nathalie regrettait de ne pas avoir le permis de conduire. Son choix la mettait aujourd'hui dans une situation délicate sur laquelle elle ne souhaitait pas s'étendre. Elle tenta de prendre un ton dégagé :

« Non. Je vais appeler un taxi.

– Tu n’es pas chez toi ? lâcha Cyrille, taquin.

– Je me grouille d’arriver. À tout de suite. »

Nathalie entendit un « c’est pas vrai » amusé avant que la communication ne soit coupée.

En souriant, elle s’apprêtait à appeler l’une des compagnies de taxi qu’elle avait dans ses contacts quand son doigt se figea : elle était incapable de donner l’adresse exacte où elle se trouvait. C’était à Saint-Priest, mais après...

Elle se précipita dans la salle de bains attenante à la chambre en récupérant ses vêtements au passage. Elle prit une douche express et s’essuya rapidement en détaillant les quelques produits, exclusivement masculins, présents autour d’elle. Plus nombreux que dans sa salle de bains, c’était pour dire. Contrairement aux rares fois où elle avait passé la nuit avec un homme (jamais chez elle), Nathalie se surprit à être relativement à l’aise dans ces pièces encore inconnues la veille. Elle secoua la tête et mit cette impression sur le compte de la nuit dernière. Elle était stupide d’imaginer que cette relation puisse perdurer. De toute façon, ce n’était pas ce qu’elle recherchait. Elle avait eu trop d’amères déceptions pour faire de nouveau confiance aux hommes. Elle prenait ce qu’il y avait à prendre et cela lui convenait très bien.

En dépit de son chemisier froissé, dégageant une subtile odeur de sueur, elle se trouva suffisamment présentable. Pas le temps de repasser à son appartement.

Avant de quitter la chambre, elle ouvrit la fenêtre pour aérer et tira grossièrement la couette. Elle dévala les escaliers pour atterrir dans une très grande pièce à vivre ouverte sur une spacieuse cuisine très moderne. Une agréable odeur de café flottait dans l’air. Repérant la machine à l’origine du doux parfum, elle ne

résista pas et fonça dessus. Le bruit infernal du broyage des grains attira l'attention de Francis, qui entra par une baie vitrée.

Nathalie sursauta en découvrant sa présence. Il portait un large et épais tablier en cuir marron qui lui recouvrait tout le torse pour descendre jusqu'au-dessous des genoux. Vêtu de la sorte, le regard vif, les bras nus et musclés, tout chez lui transpirait la virilité.

« Bonjour, Nathalie, je me suis levé tôt. J'avais le four à lancer et mon métal à préparer. Bien dormi ?

– Très bien. Merci. Je ne m'attarde pas. Je dois rejoindre mon collègue pour une urgence.

– Je suis désolé mais avec mon chantier en route je ne peux pas t'emmener. Si j'avais su, je me serais organisé autrement.

– Ça vient juste de tomber. Tu ne pouvais pas savoir.

– Tu veux que je t'appelle un Uber ?

– Je préfère un taxi, mais je m'en charge. Par contre, il me faudrait ton adresse exacte. »

Francis la lui donna en souriant.

Un taxi arriverait dans moins de cinq minutes.

Le robuste forgeron lui tendit un mug fumant :

« Tu prends du sucre ?

– Non. Merci.

– Je voulais te dire que j'ai passé une excellente soirée, tout comme la nuit ! »

Prise de court par la franchise et le ton naturel de Francis, Nathalie faillit s'étrangler en avalant son café. Elle balbutia un vague « moi aussi » qui le fit sourire.

Un coup de klaxon vint à sa rescousse. Elle vida son mug et regarda son amant. Qu'est-ce qu'elle devait dire ? Quoi faire ? Le remercier et l'embrasser avant de partir ? Punaise, elle en était encore à se poser ce type de questions ! Les choses seraient tellement plus faciles avec plus de naturel et moins d'appréhension.

Nathalie avait fait quelques progrès dans ce domaine, mais cela restait compliqué et sensible.

Francis débloqua la situation avec humour :

« Allez, file. Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud... Mais attends... »

Il se dirigea vers un buffet et récupéra une carte de visite de sa forge.

« J'ai déjà ton numéro de portable. Voici le mien, comme ça tu ne seras pas surprise quand je t'appellerai en fin de journée. »

Elle attrapa le carton en lâchant un timide « d'accord ». Elle s'éclipsa en levant la main au nouveau coup de klaxon du taxi.

*Vendredi 3 juin, 9 h 35, cimetière de Loyasse*

Le taxi déposa Nathalie juste devant l'entrée principale du cimetière, en face de plusieurs commerces de marbreries.

Le grand portail en fer forgé vert, porté par deux piliers sculptés, était fermé. Une dizaine de badauds, collés aux barreaux comme des tiques, tentaient de distinguer ce qui se déroulait à une centaine de mètres. Sur la gauche, à côté d'un petit bâtiment faisant office d'accueil, des policiers filtraient l'accès d'un portillon latéral. Sur Lyon depuis maintenant plus de trois années et forte d'une belle réputation, Nathalie fut reconnue par l'agent, qui s'écarta aussitôt.

Elle s'étonna de ne voir aucun véhicule d'urgence ou de police. On lui répondit qu'il y avait un autre passage réservé aux corbillards et service d'entretien.

Passé la petite entrée, Nathalie se retrouva seule au milieu d'une grande allée goudronnée.

Elle fut tout de suite saisie par la grandeur et le silence des lieux. Seul un vent frais se glissait entre les hauts édifices qui bordaient l'allée centrale. Alors que l'agitation régnait plus loin, Nathalie marchait lentement, impressionnée par les sépultures qu'elle découvrait. De véritables monuments aux styles déroutants, passant du temple égyptien, à l'édifice romain, jusqu'à des architectures plus contemporaines. Certains dépassaient les cinq mètres de hauteur. Chaque propriétaire des concessions semblait rivaliser de beauté ostentatoire afin de montrer l'importance et la richesse de leur famille.

Absorbée par cette atmosphère apaisante, un bruit sec la fit sursauter : c'était un portillon en bois, donnant accès à un caveau circulaire aux allures grecques, qui avait craqué, réchauffé par un soleil matinal. Nathalie eut la sensation étrange qu'on lui souhaitait la bienvenue.

Poussée par la curiosité, elle se rapprocha d'un palais miniature carré surmonté d'une grande croix. Sur la porte étaient gravés les noms et le détail des personnes reposant dans la concession. Elle dénombra plus d'une vingtaine de prénoms appartenant à la même famille. Il en était de même pour la sépulture voisine. Que des tombes familiales. Nathalie n'avait encore jamais visité ce type de cimetière...

Se rappelant la raison de sa présence, elle s'arracha à ses réflexions pour reprendre sa progression.

Tout en se rapprochant, Nathalie leva le nez et, perplexe, huma l'air. Une fragrance piquante et inhabituelle flottait autour d'elle. Pensant d'abord à une bougie, elle reconnut enfin les caractéristiques aromatiques de l'encens.

Alors que l'odeur s'amplifiait à chacun de ses pas, elle passa devant une femme assise sur une bordure en pierre. Le dos voûté, elle se tenait la tête entre les mains. Une policière et un petit homme rondouillard au visage bienveillant l'encadraient en silence. Préférant laisser ce trio tranquille pour l'instant, Nathalie se contenta de saluer sa collègue de loin.

Au bout de l'allée centrale, sur la droite, de la rubalise jaune délimitait une zone devant la dernière concession. Loin de la démesure observée précédemment, de sa position, Nathalie ne voyait rien d'autre qu'une simple barrière blanche, à la peinture défraîchie, encadrée par deux cyprès taillés en pointe.

Laissant ce détail, elle reporta son regard sur le corps. Il gisait sur le dos, les bras écartés et le crâne touchant presque la grille.

Accroupi et lui tournant le dos, un homme conventionnellement habillé pour la circonstance pratiquait les premières constatations. Autour de lui, les cotons-tiges papillonnaient pour cartographier et étudier la scène de crime.

Un peu en retrait sur la gauche, Nathalie repéra Cyrille, qui s'entretenait avec plusieurs collègues du commissariat local et des ambulanciers. Juste derrière, quelques véhicules de police, suivis d'une ambulance et de la scientifique.

Parvenue au niveau du ruban, son nez l'attira vers plusieurs pots de fleurs fraîches dans lesquels étaient plantés une demi-douzaine de bâtons d'encens à moitié consumés et dégageant des volutes grisâtres et âcres.

L'homme penché sur le corps éternua en pestant :

« Quelle saloperie ! »

Reconnaissant la voix sous la capuche blanche, Nathalie s'étonna de la présence du légiste. *Pourquoi lui ?* Elle faillit l'interpeller par son prénom, mais se reprit à temps. Même s'ils avaient très brièvement couché ensemble, elle préférerait mettre de la distance entre eux :

« Professeur Gardot ! Cela doit être important pour que vous soyez sorti de votre tanière. »

Une paire d'yeux d'un bleu ravageur la transperça.

« Commandant Lesage ! Je me serais bien passé de cette sortie, surtout aujourd'hui, mais je n'ai pas eu le choix. Ordre du procureur.

– Il vous a expliqué pourquoi ?

– Non.

– La victime est connue ?

– Je n'en sais fichtre rien. Et puis, ce n'est pas mon affaire. Moi, tout ce que je veux, c'est finir le boulot et partir d'ici. J'ai horreur de cet endroit avec ces fichus courants d'air. Et pour couronner le tout, ce satané encens va avoir ma peau. »

Pendant qu'il bougonnait, Nathalie se décala pour mieux détailler la victime.

C'était un homme brun au front dégarni, la petite trentaine, de corpulence assez fluette. Torse nu, portant un jean et pieds nus, il était allongé sur le dos, les bras écartés et les paumes tournées vers le haut. Intriguée par un détail, elle se pencha pour mieux étudier les épaules. Elles étaient disloquées et on devinait sous la peau des éclats d'os à la limite de percer l'épiderme. Ceux qui l'avaient mis dans cet état avaient dû galérer pour positionner les bras en croix. La posture n'avait rien de naturel et témoignait d'une volonté de faire passer un message. Poursuivant son inspection rapide, Nathalie nota de larges hématomes violacés au niveau de l'abdomen, mais aucune trace de sang autour du cadavre. Elle se tourna vers le légiste :

« Vous avez une idée de la cause du décès ?

– J'ai constaté plusieurs traumatismes crâniens à l'arrière de la tête, la colonne paraît avoir beaucoup souffert. Les épaules sont disloquées et les bras multifracturés. J'ai senti aussi plusieurs côtes cassées et je ne compte pas les nombreux hématomes un peu partout. Il semble avoir été battu à mort à l'aide d'un objet dur et assez long. Approchez-vous, j'ai quelque chose qui devrait vous intéresser. »

Il positionna ses mains sous les épaules qu'il releva précautionneusement. Suffisamment pour que Nathalie distingue une multitude de stries sombres, larges d'un bon centimètre.

« Il a été fouetté ? en déduisit-elle immédiatement.

– Pas exactement, les marques partent de l'avant des épaules pour les envelopper. Cela indique clairement que les coups sont venus par-devant. Je penche donc pour de l'autoflagellation.

– Voilà qui sort de l'ordinaire ! Ces traces sont récentes ?

– Je vois à quoi vous pensez. Oui, elles le sont. À confirmer, mais à mon avis elles sont survenues peu de temps avant la mort.

– Une estimation de l’heure du décès ?

– Pas facile d’être précis à cause du déplacement du corps qui a passé une partie de la nuit dehors, ralentissant la rigidité cadavérique. Je dirais entre 23 heures et 2 heures du matin. C’est à peaufiner naturellement... »

Le visage du légiste se crispa soudainement :

« Qu’est-ce que je vous ai dit tout à l’heure ?! Restez à distance. Vous allez encore polluer la scène ! »

En se retournant, Nathalie fut étonnée de voir Cyrille approcher avec un air tout penaud.

« Qu’est-ce que tu as encore fait ? souffla-t-elle.

– Rien, se défendit-il, c’est juste quelques miettes de mon pain au chocolat qui se sont envolées...

– Pour atterrir sur le ventre de la victime », compléta Gardot.

L’appétit gargantuesque et en toutes circonstances de son collègue était sans limites. Nathalie n’en faisait même plus cas.

Devant la mine hilare de sa supérieure, Cyrille se contenta de hausser les épaules.

« Passons, fit-elle. J’imagine que vu la mise en scène et sa tenue, on n’a retrouvé ni ses papiers ni son téléphone. On va galérer pour l’identifier celui-là.

– Même pas ! Il s’appelle Benoît Daventure.

– Tu le connais ?

– Non. C’est sa mère qui a découvert le corps. »

*Vendredi 3 juin, 9 h 50, cimetièrre de Loyasse*

« Sa mèrre ? s'étonna Nathalie.

– Oui. C'est la dame qui est assise là-bas, précisa Cyrille.

– Attends. Tu peux reprendre depuis le début ?

– J'ai discuté avec le gardien. C'est le petit gros à côté d'elle. Le cimetière ouvre à 8 h 30. Il m'a expliqué que Mme Daventure est une habituée. Elle vient tous les samedis matin, un peu avant l'ouverture, comme les vieux au supermarché, mais contrairement à eux, elle profite des largesses du surveillant pour être la première à entrer avant l'heure avec son matériel de nettoyage. Elle fonce alors direct ici pour mettre en ordre la tombe de Maître Philippe. »

Nathalie se retourna pour prêter attention à la plaque de marbre dont elle lut la partie supérieure gauche :

Nizier Anthelme PHILIPPE  
25 avril 1849 – 2 août 1905

« Pourquoi l'appelles-tu "Maître Philippe" ?

– C'est comme ça que le gardien n'arrête pas de le nommer. »

Nathalie parcourut le reste de la stèle. Pas de Daventure parmi les autres noms gravés dans le marbre.

« Pourquoi elle s'occupe de cette tombe ? Apparemment, elle n'est pas de la famille, non ?

– Je ne sais pas. Je vais me renseigner. »

Nathalie hocha la tête et l'incita à poursuivre :

« À son arrivée, Mme Daventure a tracé direct au caveau pendant que le gardien commençait sa ronde. En se rapprochant, elle a vu un corps devant. Elle a tout de suite reconnu son fils, Benoît. À la fin de son inspection, le gardien l'a retrouvée en train de s'occuper de la tombe, comme si tout était normal. »

En entendant Gardot éternuer et jurer, Nathalie demanda à Cyrille :

« C'est elle qui a allumé l'encens ?

– Oui, avant qu'on arrive.

– Avec le cadavre de son fils juste à côté !

– Sans commentaire ! grogna le légiste, uniquement focalisé sur l'aspect pollution de la scène.

– Le gardien a dû l'obliger à cesser de s'occuper de la sépulture », précisa Cyrille.

Perplexe, Nathalie porta alternativement son regard sur la tombe et la victime.

Après une courte réflexion, elle mit en forme les premières hypothèses. Le corps avait été sciemment déposé à cet emplacement afin qu'il soit découvert par la mère de la victime. Plusieurs éléments anatomiques et physiologiques démontraient que l'homme avait été tué ailleurs. Elle observa la configuration du lieu et en particulier les murs qui le cernaient. Revenant sur la dépouille, elle exclut immédiatement l'action d'un solitaire ; peu plausible qu'un seul individu ait pu acheminer le corps. Ils connaissaient donc les habitudes de Mme Daventure.

La position en croix du cadavre semblait s'apparenter à quelque chose de religieux. Un message personnalisé avait clairement été donné. Restait à en comprendre le sens.

« J'ai des questions à poser à cette Mme Daventure, dit-elle.

– J'imagine. J'espère qu'elle sera en état pour répondre.

– Quand le nettoyage de la tombe d'un inconnu passe avant la perte de son fils, j'en suis persuadée.

– Un inconnu ! Vous plaisantez ? »

Nathalie et Cyrille avaient sursauté à la voix du gardien.

« Maître Philippe, poursuivit-il, c'est la star de notre cimetière. Loin devant tous les hommes et les femmes célèbres de Lyon enterrés ici, c'est la concession la plus visitée. Des gens du monde entier viennent spécialement à Lyon pour s'y recueillir. Voyez son état cent dix-sept ans après son décès. Elle est entretenue et fleurie toute l'année !

– Grâce à Mme Daventure ?

– Pas seulement. Une douzaine d'anonymes réguliers se relayent en permanence. Plus tous les visiteurs qui veillent à sa propreté et qui ne manquent jamais d'apporter une bougie, une plante ou bien d'autres choses. Et puis, on s'occupe aussi de tout ce qui est entretien général de la végétation. »

L'homme tendit un bras vers un arbuste présent dans l'enceinte de la concession.

« Vous avez remarqué les rouleaux de papier suspendus aux branches ? »

Nathalie fut surprise de découvrir leur présence et leur nombre, une bonne vingtaine, plus ou moins jaunies par les intempéries.

« Des messages ? essaya-t-elle.

– Oui, plus précisément des prières, des questions, des remerciements.

– Mais c'est qui cet homme ? demanda Cyrille.

– Pour faire simple, et pour que vous ne me preniez pas pour un fou, je dirais que c'était un médecin un peu particulier qui a soigné et sauvé la vie de plusieurs centaines de personnes.

– Un peu particulier ?

– Malgré ses quelques années de médecine, on ne lui a jamais décerné de diplôme en France.

– Pourquoi ?

– Disons qu’il avait une méthode de soins très singulière.

– Mais encore ?

– Il lui suffisait de passer à côté d’un patient pour tout savoir de lui et connaître précisément la raison de sa venue. Ensuite, si vous lui promettiez de ne dire du mal de personne, de bien vous tenir et de prier, vous repartiez guéri.

– O.K. Je vois le genre ! fit Nathalie en levant les yeux au ciel. C’était un guérisseur façon médium votre Maître Philippe.

– Bien plus que ça, mais je ne vais pas m’étendre sur le sujet.

– Oui. Vous seriez bien aimable... Revenons à notre affaire, s’il vous plaît. Vous connaissiez le fils de Mme Daventure ?

– Absolument pas. Elle vient toujours seule.

– Tous les samedis ?

– Oui et il lui arrive souvent de passer en cours de semaine.

– Pourquoi cette dévotion qui semble plus importante que tout ?

– Vous vous rendez compte de ce que vous dites ? Chez Mme Daventure, la famille c’est sacré, n’en doutez pas une seconde. Elle adore ses enfants. C’est d’ailleurs pour cette raison qu’elle vient si souvent. Pour remercier Maître Philippe d’avoir sauvé miraculeusement la vie de son grand-père, lui permettant ainsi d’avoir une descendance. »

Nathalie se garda bien de demander des précisions. Les affirmations de l’homme la convainquaient moyennement. Elle attendrait d’en savoir plus afin de se forger sa propre opinion en interrogeant la mère du défunt.

« Que savez-vous sur la victime ? insista Nathalie. Ce Benoît Daventure.

– Quasiment rien. Je discute très peu avec Mme Daventure. Je sais juste qu'il avait une sœur jumelle et deux frères.

– Très bien. Je vous remercie. Cyrille, peux-tu prendre les coordonnées de monsieur ?

– Je m'en charge tout de suite. »

Nathalie se retourna dans l'intention d'échanger avec la mère. Elle se figea en découvrant le muret vide.

« Bordel ! Elle est passée où ?

– Elle ne se sentait pas bien. Votre collègue s'est proposé de la raccompagner chez elle.

– Et merde !

– J'ai son adresse, intervint Cyrille.

– Bon ben, on va la laisser souffler un peu et on ira lui rendre une petite visite dans l'après-midi. »

Pendant que le gardien répondait aux questions de Cyrille, Nathalie contourna la petite concession et ce qu'elle découvrit la sidéra : les rouleaux de papier suspendus par de la ficelle étaient encore plus nombreux de ce côté, tout comme les plaques de marbre. Sur la plupart, on pouvait lire des textes de remerciement en français et dans d'autres langues. Nathalie étudia l'une d'elles. Elle reconnut, gravé en intégralité, le texte de la prière *Notre Père* accompagné d'une photo d'un homme portant une épaisse moustache noire. Certainement Maître Philippe.

Plus elle avançait dans ses découvertes, et plus elle avait un mauvais pressentiment. Celui-ci se renforça quand Cyrille lui demanda de le rejoindre.

Le lieutenant se trouvait à quelques mètres, devant une modeste pierre tombale, isolée en bout de rangée, en mauvais état, mais recouverte de nombreuses plaques et de fleurs.

« Regarde qui est là ! C'est drôle, non ? »

Nathalie fut chagrinée en reconnaissant les symboles maçonniques, le compas et l'équerre entremêlés, et en lisant le nom de Jean-Baptiste Willermoz.

Même si c'était une coïncidence, ce nom lui rappelait de mauvais souvenirs.

*Vendredi 3 juin, 10 h 40, cimetière de Loyasse*

Partie seule dans ce lieu de recueillement pour réfléchir et vérifier une hypothèse, Nathalie revint au moment où le corps de Benoît Daventure fut pris en charge par les ambulanciers. Le travail de la scientifique était terminé. Du moins, le pensaient-ils.

Elle les rattrapa in extremis. Ils eurent du mal à masquer leur irritation quand elle leur demanda de rester encore une heure ou deux.

Elle salua Olivier Gardot, qui retournait au pas de course dans sa maison, l'IML de Rockefeller, et rassembla tout le monde pour leur expliquer ce qu'elle attendait d'eux :

« Les grilles du cimetière ne présentent aucune trace d'effraction et compte tenu de leur hauteur, je présume que le corps a été introduit par au moins deux personnes en le faisant passer par-dessus les murs.

– Ou alors, ils possédaient les clefs, avançâ prudemment l'un des policiers.

– C'est une possibilité, mais je ne veux négliger aucun détail. »

L'agent n'insista pas.

« J'ai vérifié rapidement et, par endroits, la hauteur des murs ne dépasse pas les deux mètres, ce qui rend la tâche possible. Je vous demande donc de constituer des équipes pour inspecter toute trace d'intrusion éventuelle. Si vous trouvez quelque chose, vous alertez tout de suite la PTS, qui viendra réaliser des prélèvements. Cyrille, merci de dépêcher ici deux personnes de chez nous pour accompagner les recherches. »

Nathalie lui demanda ensuite de la récupérer en voiture devant l'entrée principale.

La réflexion du policier la titillait. Ne voulant pas passer à côté de quelque chose d'important, elle chercha le gardien.

De retour à l'accueil, elle vit que l'homme était au centre de toutes les attentions. Sollicité de toutes parts, il répondait aux questions des nombreux curieux et des premiers journalistes, BFM Lyon en tête.

Nathalie s'engouffra dans le bâtiment et d'un signe ferme, lui demanda de la rejoindre. Il s'extirpa à contrecœur de son auditoire et entra à son tour.

Elle eut la confirmation que les portails étaient intacts et fermés à clef. Aucun double ne manquait. En plus du sien, l'autre gardien en possédait également un, et le dernier se trouvait dans un coffre de l'hôtel de ville.

Avant qu'elle ne parte, l'homme lui tendit fièrement une brochure contenant le plan du cimetière et les emplacements des personnalités célèbres, avec pour chacune un mini-portrait, et les zones incontournables, comme le « Carré des Prêtres ». Nathalie le remercia et retrouva son collègue.

Elle soupira en attachant sa ceinture :

« J'aurais bien besoin d'un café ! Tu n'as pas ça en stock ? »

Du doigt, Cyrille lui indiqua la boîte à gants devant elle :

« C'est bon, tu peux parler, fit-elle en souriant, je sais que tu as quelque chose dans la bouche, pas la peine de faire semblant. Après trois années passées ensemble, tu en es encore là ? Tu me connais pourtant. Je ne suis pas ta mère, tu fais ce que tu veux. Profite, tu verras bien quand tu ressembleras à une bonbonne sur pattes ! »

Au milieu de plusieurs paquets entamés de gâteaux et de bonbons, elle dénicha une canette de jus d'orange.

Elle grimaça, mais s'en contenterait en attendant de prendre un bon café à la DTPJ<sup>1</sup>. Les bureaux se trouvaient rue Marius-Berliet dans le 8<sup>e</sup> arrondissement de Lyon. Nathalie avait une bonne demi-heure de trajet pour se reposer. Elle ferma les yeux en faisant abstraction des craquements incessants, façon marteau-piqueur, provenant de la bouche de son voisin.

Cyrille se concentrait sur la route tout en descendant à la chaîne des palets bretons. Jetant régulièrement des coups d'œil à sa voisine, il résistait à l'envie d'échanger avec elle sur l'affaire et, surtout, d'en savoir plus sur le déroulement de sa soirée de la veille. Mais l'instant était mal choisi. Il savait qu'elle avait besoin de son moment de calme. Le reste de la journée s'annonçait chargé.

---

<sup>1</sup> Direction Territoriale de la Police Judiciaire, ou plus communément appelée la PJ de Lyon.

*Vendredi 3 juin, 11 h 20, PJ de Lyon*

Dès son arrivée, Nathalie fut sollicitée par la commissaire Clément. Après des débuts compliqués, il régnait aujourd'hui entre les deux femmes un climat de confiance réciproque où le respect et la sincérité prédominaient.

Crispée à son entrée dans le bureau, les épaules de Clément se relâchèrent en apprenant le nom de la victime. La famille Daventure ne lui évoquait rien. Tout comme le procureur, ils avaient appréhendé d'entendre des noms comme Herriot, Marietton ou Chanoine qui auraient donné une résonance plus politique, plus sensible, à l'affaire. Même chose du côté des personnalités religieuses qui ne semblaient pas être visées.

La commissaire laissa carte blanche à Nathalie pour mener à bien les investigations et la libéra rapidement, pressée de rassurer le procureur.

Nathalie rassembla les deux brigades dans la salle de réunion pour un briefing. À son terme, tenant compte des affaires en cours, elle distribua des tâches à une demi-douzaine d'OPJ. Classiques, mais indispensables travaux d'investigation sur la victime et sa famille, avant d'élargir aux amis, collègues et connaissances.

Cyrille se proposa de travailler sur le lieu du crime pour tenter de comprendre la raison pour laquelle le cadavre avait été déposé devant cette tombe en particulier. Nathalie fut mitigée. Selon elle, cette raison était évidente : le ou les assassins étaient au courant

des habitudes de la mère de la victime et voulaient simplement que ce soit elle qui le retrouve. Provocation, vengeance, sadisme, le mobile restait à trouver.

**Fin de l'extrait**



**Taurnada Éditions**

**[www.taurnada.fr](http://www.taurnada.fr)**